

1

La lune de miel

Si je prenais les moments les plus poignants de tous les poèmes d'amour, les livres, les chansons et les films que j'aie jamais lus, écoutés ou vus pour les mettre en bouteille, leur fragrance me semblerait bien insipide par rapport au parfum entêtant de mon présent.

Car il n'en existe pas de plus parfait.

Elle est allongée sur le flanc, un bras replié sous la tête. De sa main libre, elle caresse la mienne posée entre nous sur le lit. Ses cheveux étalés sur l'oreiller retombent dans son cou et sur son épaule. Cela fait maintenant deux ans que je la connais, pourtant, je ne l'avais jamais vue aussi détendue. Je crois qu'elle a enfin accepté qu'elle n'était plus obligée de porter seule son fardeau. C'est comme si, au moment où l'on avait échangé nos vœux hier, nos épreuves et nos douleurs avaient fusionné. Ainsi, à partir d'aujourd'hui, mon rôle consistera à la soutenir et à la décharger du poids des problèmes futurs... comme je meurs d'envie de le faire depuis que j'ai posé les yeux sur elle.

Elle me regarde et me sourit, puis enfouit sa tête dans l'oreiller en riant.

Je me penche et dépose un baiser dans son cou.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

Elle se redresse. Ses joues sont rouge écarlate. Elle secoue la tête en riant toujours.

— Nous ! répond-elle. Ça ne fait que vingt-quatre heures qu'on est mariés et j'ai déjà perdu le compte...

J'embrasse sa joue rougie et je ris à mon tour.

— Je ne veux plus faire ça, Lake. J'ai eu suffisamment de comptes à rebours pour toute ma vie.

Je passe un bras autour de sa taille et la hisse au-dessus de moi. Quand elle se penche pour m'embrasser, ses cheveux tombent entre nous. Je tends la main vers la table de nuit pour attraper son élastique, puis attache ses mèches rebelles en chignon.

— Voilà, lui dis-je en approchant son visage du mien. C'est mieux.

Elle a insisté pour avoir des peignoirs, mais on ne les a pas utilisés une seule fois. Son affreux chemisier n'a pas bougé du sol depuis que je l'y ai jeté hier soir. Autant vous dire que je viens de passer les meilleures vingt-quatre heures de toute ma vie !

Elle fait glisser ses lèvres le long de ma mâchoire avant de remonter jusqu'à mon oreille.

— Tu as faim ? murmure-t-elle.

— Pas de nourriture.

Elle recule en souriant.

— On a encore vingt-quatre heures, tu sais ? Si tu veux tenir le rythme, il va falloir faire le plein d'énergie. En plus, on a sauté le dîner.

Elle roule sur le côté et ouvre le tiroir de la table de nuit pour en sortir le menu du room service.

— Tout sauf des hamburgers, lui dis-je.

Elle lève les yeux au ciel et rit.

— Tu ne vas jamais t'en remettre. (Après avoir examiné le menu, elle le tourne vers moi en pointant une ligne du doigt.) Du bœuf Wellington, ça te dit ? J'ai toujours voulu en goûter !

— Ça me va, je réponds en me rapprochant d'elle.

Elle décroche le téléphone et compose le numéro du room service. Pendant qu'elle parle, je dépose des baisers le long de son dos, et c'est en se retenant de rire qu'elle passe notre commande. Quand elle raccroche, elle se rallonge et remonte les couvertures sur nous.

— Tu as vingt minutes, murmure-t-elle. Tu crois que ça suffira ?

— Donne-m'en dix !

Le bœuf Wellington était délicieux. Le seul problème, c'est que maintenant on n'arrive plus à bouger. Du coup, on a allumé la télé pour la première fois depuis qu'on a passé le pas de la porte. Il vaut mieux qu'on prenne une petite pause.

Nos jambes sont entremêlées. Elle a posé la tête sur mon torse. Moi, je caresse ses cheveux d'une main et son poignet de l'autre. Quand on est blottis ainsi, l'un contre l'autre, les choses les plus triviales, comme regarder la télévision, deviennent magiques.

— Will ? (Elle se relève sur un coude pour me regarder.) Je peux te demander un truc ?

Elle fait glisser ses doigts sur mon torse, jusque sur mon cœur.

— Si tu veux tout savoir, je fais douze tours du stade par jour à la fac et deux séries de cent abdos, lui dis-je. (En la voyant hausser un sourcil, je lui désigne mon ventre.) Tu ne parlais pas de mes tablettes de chocolat ?

Elle s'esclaffe et me donne une tape.

— Non. Je ne voulais pas parler de ça. (Elle se penche pour embrasser mon nombril.) Mais elles sont très appétissantes, c'est vrai.

Lorsque je lui caresse la joue, elle relève la tête vers moi.

— Tu peux tout me demander, mon cœur.

Avec un soupir, elle se laisse retomber sur son oreiller, les yeux rivés sur le plafond.

— Ça t'arrive de te sentir coupable ? me demande-t-elle d'une voix effacée. Du bonheur que tu ressens ?

Je me rapproche d'elle et passe un bras sur son ventre.

— Tu ne dois surtout pas te sentir coupable, Lake. Tes parents auraient voulu que tu sois heureuse.

Elle se tourne vers moi avec un sourire forcé.

— J'en ai conscience. C'est juste que... je ne sais pas. Si je pouvais les faire revenir en effaçant tout ce qui s'est passé, je le ferais. Mais ça voudrait dire que je ne t'aurais jamais rencontré. Alors, parfois, je me sens coupable de...

Je presse mes doigts contre ses lèvres.

— Chut, lui dis-je. Ne pense pas à ce genre de choses, Lake. Ne pense pas à ce qui se serait produit « si ». Je comprends ce que tu essaies de me dire. Mais ça ne sert à rien de te focaliser là-dessus. Ce qui est fait est fait.

Elle me prend la main et entrelace nos doigts avant de les porter à ses lèvres pour les embrasser.

— Mon père t'aurait adoré.

— Et ma mère t'aurait adorée, toi, je rétorque.

Elle sourit.

— Une dernière chose, à propos du passé, et après, j'arrête d'en parler... (Elle prend un air malicieux.) Si tu savais comme je suis contente que Vaughn t'ait largué !

J'éclate de rire.

— Je n'en doute pas.

Elle sourit et me lâche la main. Puis elle se tourne pour me faire face. Cette fois, c'est à moi de porter sa main à mes lèvres et d'en embrasser la paume.

— Tu crois que tu l'aurais épousée ?

Je ris en levant les yeux au ciel.

— Non mais franchement. Tu crois vraiment que c'est le moment de parler de ça ?

Un peu honteuse, elle me sourit.

— Je suis curieuse, c'est tout. On n'en a jamais parlé sérieusement. Et maintenant que je sais que tu es coincé avec moi pour l'éternité, je me sens plus à l'aise pour aborder le sujet. Il y a des tas de choses que j'aimerais savoir sur toi, m'explique-t-elle. Ce que tu as ressenti quand elle t'a quittée, par exemple.

— Tu as de drôles d'envies pour ta lune de miel...

Elle hausse les épaules.

— Je veux tout savoir sur toi, c'est tout. Je serai aux premières loges de ton avenir, il ne me reste donc que le passé à explorer. Et puis, ajoute-t-elle avec un grand sourire, on a deux heures à tuer avant que tu retrouves ton énergie. On n'a rien de mieux à faire !

Je suis trop fatigué pour bouger et, même si je fais semblant de ne pas compter, neuf fois en vingt-quatre heures, c'est un record pour moi. Alors, je roule sur le ventre, positionne un oreiller sous mon menton et entreprends de lui raconter mon histoire.

La séparation

— Bonne nuit, Caulder !

J'éteins la lumière en espérant qu'il ne se glissera pas une nouvelle fois hors de son lit. C'est la troisième nuit que l'on passe ici, rien que tous les deux. Hier soir, comme il avait peur de rester seul, je l'ai autorisé à dormir avec moi. J'espère que ça ne deviendra pas une habitude, même si je comprends ce qu'il ressent.

Je n'arrive toujours pas à me rendre compte de tout ce qui s'est passé ces deux dernières semaines, et j'ai encore du mal à croire que j'aie pris une telle décision. J'espère avoir fait le bon choix. Je pense que mes parents veulent que l'on reste ensemble. Par contre, ils n'approuvent sans doute pas que j'abandonne ma bourse d'études pour y parvenir.

Pourquoi est-ce que je continue à parler d'eux au présent ?

Il va me falloir un temps d'adaptation. Je me dirige vers ma chambre et me laisse tomber sur le lit. Je suis tellement épuisé que je n'ai pas le courage de tendre le bras pour éteindre la lumière. Au moment où je ferme les yeux, un léger coup retentit à ma porte.

— Tout va bien, Caulder. Retourne te coucher, lui dis-je en réussissant tant bien que mal à me lever pour tenter de le faire retourner dans sa chambre.

Il a dormi seul pendant sept ans. Je sais qu'il en est toujours capable.

— Will ?

La porte s'ouvre pour laisser apparaître Vaughn. Je ne savais pas qu'elle était censée venir ce soir, mais je suis content de la voir. Elle a le don pour sentir quand j'ai besoin d'elle. Je m'approche, ferme la porte, puis la prends dans mes bras.

— Bonsoir, lui dis-je. Qu'est-ce que tu fais ici ? Je croyais que tu retournais à la fac aujourd'hui.

Les mains posées sur mes bras, elle me repousse avec un sourire triste que je ne lui connais pas. Elle se dirige vers mon lit et s'y assied, le tout sans jamais me regarder dans les yeux.

— Il faut qu'on parle.

Son expression me donne des frissons. C'est la première fois que je la vois aussi désespérée. Je la rejoins aussitôt, lui prends la main et y dépose un baiser.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu vas bien ?

Je recoiffe une mèche de cheveux derrière son oreille et elle fond en larmes. Je l'entoure de mes bras pour la serrer contre mon torse.

— Vaughn ! Qu'est-ce qu'il y a ? Parle-moi.

Elle ne me répond pas. Elle se contente de continuer de pleurer. Alors, je la laisse faire. Parfois, les filles ont besoin de pleurer. C'est comme ça. Quand elle se calme, elle se redresse et m'attrape les mains, mais elle refuse toujours de me regarder en face.

— Will..., commence-t-elle avant de s'interrompre.

La façon dont elle a prononcé mon nom, le ton de sa voix font naître un sentiment de panique dans mon cœur. Elle relève la tête, mais elle semble incapable de soutenir mon regard. Elle se détourne presque aussitôt.

— Vaughn ?

J'hésite. J'espère avoir mal compris ses intentions. En plaçant une main sous son menton, je la force à

reporter son attention sur moi. Quand je reprends la parole, ma voix trahit ma peur.

— Où veux-tu en venir ?

Quand elle comprend que je commence à saisir ce qu'elle cherche à me dire, elle paraît soulagée. Elle secoue la tête.

— Je suis désolée, Will. Je suis terriblement désolée. Ça ne peut pas continuer comme ça. J'en suis incapable.

Ses paroles me frappent avec la force d'une tonne de briques. « Ça » ? « Ça » ne peut pas continuer ? Depuis quand est-ce que notre relation se limite à « ça » ? Je ne réponds pas. Qu'est-ce que je pourrais bien dire, au juste ?

Elle a dû sentir que ses mots m'avaient choqué car elle me serre la main un peu plus fort.

— Je suis terriblement désolée, murmure-t-elle encore une fois.

Je me libère de sa poigne et me lève pour lui tourner le dos. Je me passe la main dans les cheveux en inspirant profondément. La colère qui monte en moi vient se mêler à des larmes que je ne veux pas qu'elle voie.

— Je n'ai pas signé pour ça, Will. Je suis trop jeune pour être maman. Je ne suis pas prête à assumer ce genre de responsabilité.

Elle est sérieuse. Elle est vraiment en train de me quitter. Cela fait deux semaines que mes parents sont morts et voilà qu'elle me brise à nouveau le cœur. Comment ose-t-elle ? La seule explication, c'est qu'elle n'a pas l'esprit clair. Elle est sous le choc, voilà tout. Je me tourne vers elle. Après tout, pourquoi ne verrait-elle pas à quel point la situation me touche ?

— Ce n'est pas ce que j'avais imaginé non plus, lui dis-je. Ne t'inquiète pas. Tu as peur, c'est tout. (Je me rassieds sur le lit et l'attire à moi.) Je ne te demande pas de prendre la place de sa mère, Vaughn. Je ne te demande rien du tout.

Je la serre un peu plus fort et presse les lèvres contre son front ; ce geste la fait pleurer de plus belle.

— Ne fais pas ça, je murmure contre ses cheveux. Ne me fais pas ça. Pas maintenant.

Elle détourne la tête.

— Si je ne le fais pas maintenant, je n'en serai jamais capable.

Elle se lève et essaie de s'éloigner, mais je la retiens. Je passe un bras autour de sa taille et pose la tête contre son ventre.

— Je t'en prie.

Elle fait courir ses doigts dans mes cheveux et sur ma nuque, puis se penche pour embrasser le sommet de ma tête.

— Je me sens mal, Will, murmure-t-elle. Très mal. Mais je ne compte pas mener une vie à laquelle je ne suis pas préparée juste par pitié.

Le front pressé contre son chemisier, je ferme les yeux et digère ses paroles.

Elle ressent de la *pitié* pour moi ?

Je la lâche et la pousse doucement. Les bras ballants, elle fait un pas en arrière. Alors, je me lève et me dirige vers la porte que je tiens ouverte en lui faisant signe de partir.

— Je n'ai pas besoin de ta pitié, lui dis-je en la regardant en face.

— Je t'en prie, Will, me supplie-t-elle, ne m'en veux pas.

Ses yeux sont emplis de larmes. Quand elle pleure, ses iris prennent une teinte bleu foncé très brillante. Je n'arrête pas de lui dire qu'ils ont la couleur de l'océan. La voir ainsi me donne envie de détester toutes les étendues d'eau salée.

Je fais volte-face et agrippe la porte à deux mains. J'appuie la tête contre le bois frais. Les yeux fermés, je tente de me contrôler. J'ai l'impression que toute la

pression, le stress et les émotions que j'ai accumulés ces dernières semaines sont sur le point d'exploser.

Vaughn pose la main sur mon épaule pour me consoler. Je la repousse, me retourne de nouveau vers elle et m'écrie :

— Deux semaines, Vaughn !

Comme je me rends compte que je parle fort, je baisse le ton et m'approche d'elle.

— Ça fait deux semaines qu'ils sont morts ! Et toi, tu ne penses qu'à ta petite personne ?

Elle me dépasse et pénètre dans le salon. Je la suis pendant qu'elle ramasse son sac sur le canapé et se dirige vers la porte d'entrée. Elle l'ouvre, puis se tourne vers moi.

— Un jour, tu me remercieras, Will. Je sais que ça n'en a pas l'air, mais un jour tu comprendras que j'ai pris la meilleure décision pour nous deux.

Quand elle se tourne pour partir, je crie :

— La meilleure décision pour *toi*, Vaughn ! C'est pour toi seule que tu prends cette décision !

Quand elle part, je m'effondre. Je me précipite dans ma chambre et claque la porte. Puis je la rouvre et la claque encore et encore, de plus en plus fort. Au bout d'un moment, la main engourdie, je ferme les yeux et pose mon front contre le battant. Il a fallu que je surmonte des tas de coups durs, ces derniers temps, à tel point que je n'ai plus la force de digérer celui-ci.

Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, à la fin ?

Je finis par aller m'asseoir sur mon lit, les coudes appuyés sur mes jambes et la tête entre les mains. Mes parents me sourient derrière le verre d'un cadre posé sur la table de nuit, pendant que je me décompose sous leurs yeux. Ils sont aux premières loges.

Pourquoi ne m'ont-ils pas mieux préparé à cette éventualité ? Pourquoi ont-ils pris le risque de me laisser avec toutes ces responsabilités ? Leur manque de prévoyance m'a coûté ma bourse, l'amour de ma vie et

peut-être bien mon avenir tout entier. J'attrape la photo et fais glisser mon pouce sur leur image. Puis, de toutes mes forces, je serre le cadre jusqu'à ce qu'il cède sous mes doigts. Lorsque le verre est craquelé, comme ma vie, je prends de l'élan et le jette contre le mur. Le cadre se brise en deux sous le choc et des débris pleuvent sur la moquette.

Au moment où je tends la main pour éteindre la lumière, la porte de ma chambre s'ouvre de nouveau.

— Va-t'en, Vaughn. S'il te plaît.

Quand je relève la tête, j'aperçois Caulder debout dans l'embrasure de la porte, en train de pleurer. Il a l'air terrifié. J'ai souvent vu cette expression sur son visage depuis que nos parents sont morts. C'est comme ça qu'il m'a regardé lorsque je l'ai pris dans mes bras à l'hôpital et que je l'ai forcé à aller vivre chez nos grands-parents. Chaque fois, ça me brise le cœur.

Et en même temps, ça m'aide à redescendre sur terre.

Je m'essuie les yeux et lui fais signe de s'approcher. Puis je le prends dans mes bras et le hisse sur mes genoux. Pendant qu'il pleure contre mon tee-shirt, je le berce et lui caresse les cheveux. Je dépose un baiser sur son front en le serrant un peu plus fort contre moi.

— Ça te dit de dormir encore avec moi, ce soir, Caulder ?

2

La lune de miel

— Eh bien, s'exclame Lake, incrédule. Quelle sale garce égoïste !

— Oui, mais heureusement, finalement, je réponds en croisant les bras derrière ma tête.

Les yeux rivés sur le plafond, je copie la position de Lake.

— En tout cas, c'est drôle comme l'histoire a failli se répéter.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu sais bien. Vaughn m'a quitté parce qu'elle ne voulait pas rester avec moi par pitié. Toi, tu m'as quitté parce que tu pensais que c'était moi qui restais avec toi par pitié.

— Je ne t'ai pas quitté, rétorque-t-elle, sur la défensive. Je ris et me redresse.

— Bien sûr que si ! Je me souviens même de tes mots exacts : « Je me moque de savoir si ça te prendra des jours, des semaines ou des mois. » Pour moi, c'est une rupture.

— Pas du tout. Je t'ai juste laissé du temps pour réfléchir.

— Je n'en avais pas besoin. (Je me rallonge et me tourne vers elle.) Et ça ressemblait vraiment à une rupture.

— Parfois, dit-elle en me regardant, deux personnes ont besoin d'être séparées pour comprendre qu'elles sont faites pour être ensemble.

Je lui prends la main et la pose entre nous, tout en la caressant avec mon pouce.

— Essayons de ne plus nous séparer, alors, je murmure.

Elle me regarde dans les yeux.

— Plus jamais.

La façon dont elle me dévisage en silence déborde de tendresse. Un léger sourire étire ses lèvres. Elle ne dit rien. Elle n'en a pas besoin. Dans ce genre de moments, quand il n'y a plus qu'elle et moi, je sais qu'elle m'aime du plus profond de son âme.

— Qu'est-ce que tu as pensé la première fois que tu m'as vue ? me demande-t-elle. Qu'est-ce qui t'a donné envie de sortir avec moi ? Dis-moi tout ! Même le pire !

J'éclate de rire.

— Il n'y a pas de « pire ». Par contre, j'ai eu des tas de vilaines pensées... mais jamais négatives.

Elle sourit à pleines dents.

— Alors, parle-m'en aussi.

La rencontre

Le téléphone coincé entre mon épaule et mon oreille, je termine de boutonner ma chemise.

— C'est promis, Mamie, dis-je dans le combiné. Je partirai directement du boulot vendredi. On sera là vers 17 heures, mais là, on va être en retard. Il faut que je te laisse. Je te rappelle demain.

Elle me dit au revoir et je raccroche. Caulder traverse le salon avec son sac à dos sur une épaule et un casque militaire vert en plastique sur la tête. Il essaie toujours de faire rentrer des jouets en douce à l'école. La semaine dernière, par exemple, c'est seulement lorsqu'il est sorti de la voiture que je me suis rendu compte qu'il tenait un étui de revolver.

Je lui retire le casque et le jette sur le canapé.

— Va dans la voiture, Caulder. Je vais chercher mes affaires.

Mon frère sort de la maison pendant que je m'efforce de rassembler les feuilles éparpillées sur le bar. J'ai corrigé des copies jusqu'à minuit hier soir. Ça ne fait que huit semaines que j'enseigne, mais je commence à comprendre pourquoi il y a pénurie de profs. Je fourre les copies dans une pochette que je range dans mon sac, puis je me dirige vers la porte.

— Super, je marmonne en voyant un fourgon de déménagement reculer dans l’allée de l’autre côté de la rue.

C’est la troisième famille qui emménage dans cette maison en moins d’un an. Je ne suis pas d’humeur à aider, cette fois. Je n’ai vraiment pas assez dormi. Avec un peu de chance, ils auront terminé à mon retour. Comme ça, je ne me sentirai pas obligé de leur prêter main-forte. Je me retourne pour fermer la porte à clé, puis rejoins la voiture d’un pas vif. Je me rends vite compte que Caulder ne se trouve pas à l’intérieur. Avec un grognement, je jette mes affaires sur mon siège. Il choisit toujours très mal son moment pour jouer à cache-cache. On a déjà dix minutes de retard.

Je jette un coup d’œil à la banquette arrière en espérant qu’il se cache par terre. Malheureusement, je l’aperçois de l’autre côté de la rue. Il est en train de s’amuser avec un autre petit garçon qui a l’air d’avoir son âge. Enfin une bonne nouvelle. Peut-être que s’il a un enfant de son âge avec qui jouer, il me laissera un peu tranquille.

Je suis sur le point de l’appeler quand mon regard se pose de nouveau sur le fourgon. La fille derrière le volant n’est pas plus vieille que moi. Elle est en train de faire reculer l’énorme véhicule toute seule. Je m’appuie contre la portière pour l’observer. Il faut qu’elle évite des nains de jardin. Ça risque d’être intéressant.

Très vite, toutefois, elle me fait mentir en se garant parfaitement dans l’allée. Au lieu de descendre, elle arrête le moteur, baisse la vitre et pose les jambes sur le tableau de bord.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça me paraît étrange. Étonnant, même. Elle pianote sur le volant avant de tirer sur son élastique pour défaire sa queue-de-cheval. Quand ses cheveux tombent sur ses épaules, elle masse son cuir chevelu, puis secoue la tête.

Mon Dieu.

Ses yeux se posent sur les garçons qui jouent dans la rue et je ne peux pas m'en empêcher : je laisse la curiosité m'envahir. Est-elle sa sœur ? Sa mère ? Elle n'a pas l'air assez âgée pour cela, mais je suis trop loin pour en juger vraiment. Et pourquoi est-ce qu'elle reste assise dans ce fourgon ?

Je me rends compte que je la regarde depuis plusieurs minutes quand une Jeep vient se garer à côté d'elle.

Pitié, faites que ce ne soit pas un homme, je me murmure à moi-même, en espérant qu'il ne s'agisse pas de son petit ami. Ou pire, de son mari.

Qu'est-ce que ça peut me faire, au juste ? Je n'ai vraiment pas besoin d'une source de distraction en ce moment. Surtout si elle habite de l'autre côté de la rue.

Je soupire de soulagement en voyant que la personne qui sort de la voiture est une femme plus âgée, sans doute sa mère. La femme referme sa portière et se dirige vers le propriétaire, qui se tient devant la maison, pour le saluer. Avant d'avoir pu m'en empêcher, je me retrouve à traverser la route. Finalement, je suis d'humeur à aider les gens à déménager aujourd'hui. Pendant que j'avance, je suis incapable de détourner les yeux de cette fille, dans le fourgon. Elle observe Caulder et l'autre petit garçon qui s'amusent. Pas une seule fois elle n'a tourné la tête dans ma direction. Je ne sais pas ce qui m'attire chez elle. Peut-être l'expression de son visage... Elle a l'air triste. Et pour une raison que je ne m'explique pas, ça ne me plaît pas.

Je reste planté, sans qu'elle me voie, du côté passager du camion d'où je la contemple à travers la vitre. Je suis presque en transe. Ce n'est pas sa beauté qui a attiré mon regard, même si elle est très jolie. Ce sont ses yeux. Leur profondeur. J'aimerais savoir à quoi elle pense.

J'ai besoin de le savoir.

Tout à coup, elle tourne la tête vers sa vitre et dit quelque chose au garçon. Puis elle ouvre la portière et

sort. Je me rends compte que je vais avoir l'air d'un idiot, debout comme ça, dans son allée. Je jette un coup d'œil de l'autre côté de la route, vers notre maison, en réfléchissant à une façon de retourner là-bas sans me faire remarquer. Mais avant d'avoir pu tenter le moindre geste, Caulder et son nouvel ami font le tour du fourgon en courant et me rentrent dedans en riant.

— C'est un zombie ! s'écrie Caulder tandis que je les attrape par le col.

Quand la fille arrive vers nous, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. La tête penchée sur le côté, elle avance comme si ses jambes étaient raides.

— Attrape-les !

Ils se débattent pour tenter de s'échapper, mais je raffermis ma prise. En relevant la tête, je croise le regard de la fille.

Waouh. Quels yeux ! Je n'en ai jamais vu d'aussi verts. Je tente de trouver une comparaison, en vain. Leur couleur est unique, comme s'ils avaient inventé leur propre teinte.

En l'examinant, je conclus qu'elle ne peut pas être la mère du petit garçon. Elle a l'air d'avoir mon âge. Au moins dix-neuf ou vingt ans, en tout cas. Il faut que je connaisse son nom. Avec son nom, je pourrai la trouver sur Facebook et voir si elle est célibataire.

Seigneur. Je n'ai vraiment pas besoin de ça. Il ne faut pas que je tombe amoureux.

J'ai l'impression qu'elle peut lire dans mes pensées, alors je me force à détourner la tête. Le garçon profite de mon moment d'inattention pour retourner la situation à son avantage. Il se libère et m'attaque avec une épée imaginaire. Alors, je relève la tête vers elle et articule les mots « aide-moi. »

Elle recommence à crier « cerveaux » avant de se jeter sur Caulder pour faire semblant de le mordre. Puis elle entreprend de les chatouiller jusqu'à ce qu'ils tombent sur le trottoir. Elle se relève en riant. Quand

nos regards se croisent de nouveau, elle rougit et une grimace déforme ses lèvres, comme si elle était gênée. Heureusement, son embarras disparaît vite, remplacé par un sourire qui me donne envie de connaître les moindres détails de sa vie.

— Salut, je m'appelle Will, lui dis-je en lui tendant la main. On habite de l'autre côté de la rue.

Elle me rend ma poignée de main. La sienne est douce et fraîche. À l'instant où mes doigts s'enroulent autour des siens, une onde de choc me parcourt. Je ne me rappelle pas la dernière fois qu'une fille a eu autant d'effet sur moi. C'est sans doute à cause du manque de sommeil.

— Moi, c'est Layken, répond-elle, de nouveau en proie à la gêne malgré son sourire. Et je suppose que je vis ici.

Elle jette un coup d'œil derrière elle, puis reporte son attention sur moi.

Elle n'a pas l'air très heureuse de vivre « ici ». L'expression que j'ai vue sur son visage quand elle était assise dans le fourgon refait son apparition, et soudain, son regard devient triste. Pourquoi est-ce que ça m'affecte autant ?

— Eh bien, bienvenue à Ypsilanti ! lui dis-je dans une tentative désespérée de la consoler.

Quand elle baisse la tête, je me souviens que je lui serre toujours la main. Je la libère et fourre mes poings dans mes poches.

— Vous venez d'où ?

— Du Texas ?

Pourquoi est-ce qu'elle a répondu comme si c'était une question ? Est-ce que c'était stupide de ma part de demander ? Sans doute. Je ne fais que parler de la pluie et du beau temps.

— Du Texas ? je répète.

Elle hoche la tête, mais n'approfondit pas. Tout à coup, j'ai l'impression d'être l'un de ces voisins envahissants.

Comme je ne sais pas quoi dire sans m'enfoncer encore plus, le plus sage est de battre en retraite. Je me penche pour attraper Caulder par les chevilles, le hisse sur mes épaules, puis lui explique que je dois l'emmener à l'école.

— Une vague de froid devrait arriver cette nuit. Tu ferais mieux de décharger le maximum de choses aujourd'hui. Elle est censée durer plusieurs jours. Si vous avez besoin d'aide cet après-midi, faites-le-moi savoir. On sera rentrés vers 16 heures.

Elle hausse les épaules.

— OK, merci.

Elle parle avec un léger accent du Sud. C'est la première fois que je me rends compte à quel point je trouve ça craquant. Je continue de traverser la route et aide Caulder à monter dans la voiture. Pendant qu'il s'installe, je jette un coup d'œil derrière moi. Le petit garçon fait semblant de la frapper avec une épée et elle tombe à genoux en criant. Le fait qu'elle joue ainsi avec lui sans pudeur la rend encore plus mystérieuse à mes yeux. Quand il lui saute sur le dos, elle relève la tête et s'aperçoit que je l'observe. Alors, je ferme la portière de mon frère et me dirige vers la mienne. Puis je lui fais un signe de la main avec un sourire forcé avant de m'asseoir derrière le volant. J'ai l'air si crispé que j'ai envie de me frapper.

Dès que la cloche de la troisième heure retentit, je retire le couvercle de mon café et verse deux sachets de sucre supplémentaires à l'intérieur. Je vais en avoir besoin. Les élèves de ce cours ont le chic pour me contrarier. Surtout Javier. Ce gamin est une vraie teigne.

— Bonjour, monsieur Cooper ! me salue Eddie en prenant un siège.

Cette fille est tout le temps de bonne humeur. Il faudrait qu'elle me donne son secret parce que le café n'a pas le moindre effet sur moi aujourd'hui.

— Bonjour, Eddie.

Elle se retourne et embrasse Gavin sur la joue avant de s'installer à son bureau. Ils ont commencé à sortir ensemble quand j'ai terminé le lycée. Ils sont sans doute les seules personnes à ne pas me rendre dingue dans cette classe. À part Nick, peut-être. Ça a l'air d'être un gars bien.

Une fois les élèves à leur place, je leur demande de sortir leurs livres. Mais pendant que je leur enseigne les différentes structures de poèmes existantes, mon esprit ne cesse de vagabonder et de penser à ma nouvelle voisine.

Layken.

J'aime bien ce prénom.

Six heures plus tard, après avoir pensé seulement une dizaine de fois à ma voisine, je me gare enfin dans mon allée. Je ferme ma portière, puis ouvre celle de derrière pour en sortir un carton rempli de copies. Lorsque je me retourne, mon nouveau petit voisin se tient devant moi et me regarde en silence, comme s'il était apparu de nulle part. On dirait qu'il attend que je fasse les présentations. Plusieurs secondes s'écoulent sans qu'il fasse le moindre geste, ni cligne des yeux. C'est un duel ou quoi ? Je fais glisser le poids de la boîte vers mon bras gauche avant de lui tendre ma main droite.

— Je m'appelle Will.

— Kel m'appelle je, dit-il.

Je le dévisage sans comprendre. En quelle langue m'a-t-il parlé ?

— Je sais parler à l'envers, ajoute-t-il pour expliquer la suite de mots désordonnés qui est sortie de sa bouche. Comme ça : L'envers à parler sais je.

Intéressant. Il a l'air encore plus bizarre que Caulder. Je ne pensais pas que c'était possible.

— Kel... rencontrer te... de... ravi, lui dis-je, de façon un peu plus lente que lui.

Il sourit, puis traverse la rue en courant avec Caulder. En jetant un coup d'œil à leur maison, je m'aperçois que le fourgon est à présent garé contre le trottoir, le coffre fermé. Je suis déçu qu'ils aient déjà terminé de le décharger ; je me faisais une joie à l'idée de les aider.

Je passe donc le reste de la soirée à travailler gratuitement... c'est l'un des inconvénients du boulot de prof. Après avoir pris ma douche, je décide de faire un énième détour par le salon pour observer la maison d'en face. La fille n'est pas là.

— Pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas de regarder par la fenêtre ? me demande Caulder, derrière moi.

Sa voix me fait sursauter et je referme vivement les rideaux. Je n'avais pas vu qu'il était assis sur le canapé. Je l'attrape par la main et le tire en direction du couloir.

— Va te coucher, lui dis-je.

Avant de fermer la porte de sa chambre derrière lui, il se tourne vers moi.

— Tu essaies de voir la fille, c'est ça ? Tu es amoureux de la sœur de Kel ?

— Bonne nuit, Caulder, lui dis-je sans répondre à ses questions.

Tout sourire, il referme la porte de sa chambre. Avant d'aller me coucher à mon tour, je me poste une dernière fois à la fenêtre. Quand j'écarte les rideaux, je distingue quelqu'un dans l'exacte même position que moi dans la maison d'en face. Les rideaux se referment soudainement, mais je ne peux m'empêcher de sourire. Je me demande si elle est aussi curieuse à mon sujet que moi.

— Froid, froid, froid, froid, froid ! s'exclame Caulder en courant sur place pendant que je déverrouille les portes de la voiture.

Je mets le moteur en route, allume le chauffage, puis retourne dans la maison chercher mes affaires. Caulder, lui, m'attend à l'intérieur, sur la banquette arrière. En ouvrant de nouveau la porte pour partir, je me fige.

Layken est debout sur son palier. Elle se baisse, ramasse une poignée de neige pour l'inspecter, puis la fait vivement retomber. Quand elle se relève, elle sort carrément dehors et referme la porte derrière elle. Je secoue la tête. Il neige et elle ne porte même pas de veste sur son pyjama à manches courtes. J'ignore ce qu'elle essaie de faire, mais elle ne va pas aller bien loin comme ça. Elle oublie qu'elle n'est plus au Texas. Au moment où elle se dirige vers l'allée, mon regard se pose sur ses pieds.

Elle porte des chaussons ? Sérieusement ? Avant même que j'aie eu le temps de la mettre en garde, elle se retrouve les quatre fers en l'air.

Ah, les sudistes.

Elle ne bouge pas tout de suite. Allongée dans l'allée, elle se contente d'observer le ciel étoilé. Une vague de panique m'envahit. Et si elle s'était blessée ? Heureusement, elle se relève presque aussitôt. Au risque de me couvrir de nouveau de ridicule, je traverse la rue pour m'assurer qu'elle n'a pas besoin de mon aide.

Lorsqu'elle soulève le nain de jardin sur lequel elle est tombée, son expression me fait rire. On dirait qu'elle le tient pour responsable de sa chute. Elle est sur le point de le jeter violemment par terre quand je l'en empêche.

— Si j'étais toi, je ne ferais pas ça ! je crie en m'approchant d'elle.

Elle penche la tête sur le côté et me regarde sans relâcher sa prise sur le gnome.

— Ça va ? je lui demande en riant toujours.

C'est plus fort que moi. Elle a l'air tellement en colère !

Le rouge aux joues, elle détourne le regard.

— Je me sentirai beaucoup mieux quand j'aurai éclaté ce truc.

Arrivé à son niveau, je le lui prends des mains.

— Tu ne devrais pas faire ça, les gnomes portent chance.

Je le repose à sa place avant qu'elle puisse le détruire complètement.

— Mouais, rétorque-t-elle en examinant son épaule. Quelle chance !

En voyant le sang sur sa manche, je me sens aussitôt coupable.

— Mon Dieu, excuse-moi. Je n'aurais jamais osé me moquer si j'avais su que tu étais blessée.

Je l'aide à se relever et en profite pour examiner l'étendue des dégâts.

— Il faut que tu mettes un pansement là-dessus.

Elle jette un coup d'œil derrière elle avant de secouer la tête.

— Je ne sais même plus où chercher.

Je me tourne vers notre maison, sachant pertinemment que j'en ai une boîte pleine dans notre pharmacie. Mais j'hésite à lui proposer de me suivre parce que je suis déjà suffisamment en retard pour le boulot.

Je suis toujours en plein débat intérieur quand soudain mes cinq sens se mettent en alerte. Un léger parfum de vanille emplit l'air autour de moi... le son de son accent quand elle parle... la façon dont sa proximité réveille quelque chose qui est longtemps resté endormi en moi. *Seigneur*. Je suis dans de sales draps.

Après tout, le travail peut bien attendre.

— Alors viens avec moi. J'en ai dans ma cuisine.

J'ôte ma veste pour la poser sur ses épaules, puis l'aide à traverser la rue. Je sais qu'elle peut marcher toute seule, mais pour une raison que je ne m'explique pas, je n'ai pas envie de lâcher son bras. J'aime l'aider. J'aime la sensation de son corps contre le mien. Je me sens... *bien*.

Une fois à l'intérieur, elle me suit dans le salon et je me dirige vers la cuisine pour trouver ce que je suis venu chercher. Je sors le kit de premiers secours du

placard et y prends un pansement. Quand je me tourne de nouveau vers elle, je me rends compte qu'elle regarde les photos accrochées au mur. Celles de mon père et de ma mère.

Pitié. Ne me pose aucune question. Je t'en prie.

Ce n'est pas une conversation que j'ai envie d'avoir maintenant. Je prends la parole, histoire de détourner son attention.

— Il faut nettoyer la plaie avant de mettre le pansement.

Je remonte mes manches et ouvre le robinet pour humidifier une serviette.

Je me surprends à prendre mon temps alors que je sais que je devrais me dépêcher. Pour une raison ou pour une autre, je ne veux pas que ce moment s'arrête. Je ne sais pas pourquoi, mais l'envie d'apprendre à la connaître est plus forte que tout. Quand je me tourne vers elle, elle fuit mon regard. Je ne comprends pas pourquoi elle est gênée, tout à coup, mais c'est super mignon.

— C'est bon, dit-elle en tendant la main. Je peux le faire toute seule.

Je lui donne la serviette et ramasse le pansement. Le silence est atrocement gênant. Avec elle ici, la maison paraît étrangement calme et vide. Je ne remarque jamais le silence quand je suis seul, mais là, tout de suite, le manque de conversation me pèse terriblement. Je réfléchis à ce que je pourrais dire pour combler le vide.

— Qu'est-ce que tu faisais dehors en pyjama à 7 heures du matin ? Vous n'avez pas fini de décharger ?

Elle secoue la tête et jette la serviette à la poubelle.

— Café, dit-elle sans y aller par quatre chemins.

— Oh. Toi, tu n'es pas du matin.

Du moins, c'est ce que j'espère, parce qu'elle a l'air un peu agacé. Je préfère rejeter la faute sur le manque de caféine. Je m'approche d'elle pour poser le pansement

sur son épaule. Juste avant de la toucher, je marque un temps d'arrêt et prends une grande inspiration pour me préparer à la sensation qui semble m'envahir chaque fois que j'entre en contact avec elle. Je colle le pansement puis le tapote du bout des doigts pour m'assurer que les bords ne se relèvent pas. De la chair de poule apparaît sur sa peau. Elle croise les bras et les frictionne vigoureusement.

Je lui donne des frissons. C'est bon signe.

— Voilà ! je déclare en le touchant une dernière fois, juste pour le plaisir. Comme neuf !

Elle se racle la gorge.

— Merci, répond-elle en se levant. Et je suis du matin. Quand j'ai bu mon café.

Du café. Il lui faut du café. Ça tombe bien, j'en ai !

Je m'approche rapidement du plan de travail où la cafetière est encore chaude. Puis j'attrape une tasse dans le placard, la remplis et la pose devant elle.

— Tu veux du lait ou du sucre ?

Elle secoue la tête en souriant.

— Je le bois noir, merci, dit-elle.

Je m'appuie sur le bar et la regarde porter la tasse à ses lèvres. Elle souffle doucement dessus avant de poser délicatement sa bouche contre le bord et de prendre une gorgée. Le tout, sans me quitter des yeux.

De toute ma vie, je n'ai jamais autant souhaité être une tasse de café.

Pourquoi est-ce que je dois aller travailler ? Je pourrais rester ici et la regarder boire du café toute la journée. Elle doit se demander pourquoi je la dévisage comme ça. Je me redresse et jette un coup d'œil à ma montre.

— Il faut que j'y aille. Mon frère m'attend dans la voiture et je dois aller travailler. Je te raccompagne. Tu peux garder la tasse.

Elle baisse la tête vers la tasse en question et lit le message qui y est inscrit. Je ne m'étais même pas rendu

compte que je lui avais donné celle de mon père. Elle fait glisser un doigt dessus et sourit.

— Je vais m'en sortir, dit-elle en se levant pour partir. Je crois que j'ai compris comment marcher debout.

Elle traverse le salon et ouvre la porte d'entrée. Au passage, j'aperçois ma veste posée sur le canapé. Aussi, je me penche pour la ramasser.

— Layken, garde-la. Il fait froid dehors.

Elle tente de refuser, mais je secoue la tête et la force à accepter. Si elle la prend, elle sera obligée de revenir... c'est mathématique. Elle l'enfile en souriant, puis traverse la rue.

Lorsque je retourne à ma voiture, je jette un coup d'œil dans sa direction pour m'assurer qu'elle rentre bien chez elle. J'aime la voir comme ça, avec ma veste par-dessus son pyjama. Qui aurait cru qu'un pyjama et des chaussons Dark Vador puissent être aussi sexy ?

— Layken ! je m'écrie.

Elle se retourne juste au moment d'ouvrir la porte d'entrée.

— Que la Force soit avec toi !

Je ris et m'engouffre dans la voiture avant qu'elle ait pu dire quoi que ce soit.

— Tu étais où ? Je meurs de froid ! me dit Caulder.

— Désolé, je réponds. Layken s'est fait mal.

Je fais marche arrière, puis m'engage sur la route.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? demande-t-il.

— Elle a essayé de marcher sur du verglas avec des chaussons Dark Vador. Résultat : elle a glissé et elle s'est coupée.

Caulder glousse.

— Elle a des chaussons Dark Vador ?

Je souris.

— C'est ce que je me suis dit aussi !